

144 RUE DE RIVOLI
75001 PARISTel: 01 42 44 16 16
13/19 NOVEMBRE 01(Hebdo)
EG -0011342795-

Argus de la presse PARIS

Copie interdite sans autorisation du C.F.C.

agitpop 13/11/01

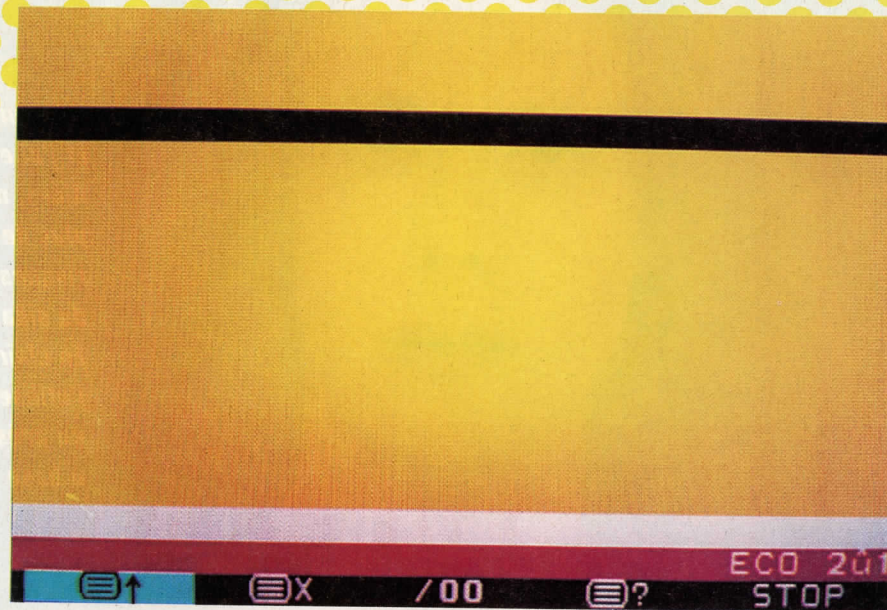
Kill the DJ

Guerre des gangs chez les nouveaux boys bands anglais.

On est bien entendu très loin de la violence qui avait, il y a quelques années, gangrené le hip-hop américain, laissant sur le carreau de l'institut légal autant de cadors des hit-parades (Tupac, notamment) que de seconds couteaux entraînés dans ce *West Side Story* à coups de mitraillettes Uzi entre Côte Est et Ouest. N'empêche : l'Angleterre possède désormais sa propre violence à elle, entortillée comme un lierre autour d'une musique strictement insulaire, le UK garage.

Tout commence en 1999, quand un genre jusqu'alors cantonné dans l'underground se met à brasser des millions, avec le premier triomphe pour un single du genre : le *Sweet Like Chocolate* de Shanks & Bigfoot, numéro un en Angleterre. De Madonna à Kelis en passant par les Gorillaz, les stars firent alors leur marché dans ce vivier grouillant, exacerbant un peu plus encore les tensions à l'intérieur même de cette scène naissante, déchirée entre tentations mainstream et opiniâtré underground.

"Il y a dix ans, c'était un peu la même rivalité entre les fans de boys bands comme *Take That* et *East 17* - sauf que ceux-ci sont plus durs", ironise Viv Carske du magazine *Mixmag*. Tout cela resterait effectivement bon



enfant et potache si, la même semaine, deux personnes n'avaient pas été durement blessées par balle à une fête donnée par MC Romeo, l'un des membres de la fratrie So Solid Crew, cette bonne vingtaine de musiciens aux trognes et aux parcours impossibles. Et si cette agression ne faisait suite à la blessure par balle de son compère Neutrino, au passage à tabac ignoble d'une fan qui refusait les avances d'un autre membre, Skat D, ou au meurtre d'un étudiant devant un club où se produisait le groupe.

C'est ce qui sidère le plus dans cette flambée : le décalage entre cette soul inoffensive et la brutalité qu'elle engendre dans les tréfonds de la société bis. Un (d)étonnant mélange de boys bands et de street gangs. Une violence qui trouve ses racines dans les quartiers sud de Londres, où cet argent facile - et la frime tapageuse qu'il incite - a mis le feu aux poudres, réveillant les jalousies des concurrents autant que les mafias.

Car depuis que l'argent du UK garage coule en crue

dans ces quartiers sinistrés de Brixton ou Battersea, les gangs s'intéressent soudain à la musique : rackets, intimidations, cambriolages, le UK garage est devenu le UK grabuge. Le meilleur single du genre cette année est signé The Streets - Les Rues. On y entend effectivement le son de la rue : une vie horizontale, subtilement contée, entre PlayStation et Assedic, télévision et désespoir. On n'y entend pas d'argent dégringoler dans les machines à sous. Pas un coup de feu non plus.

JD BEAUVALLET

Pensée béchamel

La guerre à la sauce BHL.

Certains médias bruissent d'une nouvelle sidérante : BHL serait un vrai, un grand philosophe, jusque-là

injustement répudié. Maurice Szafran a été l'un des premiers à ouvrir le bal de ce revival de l'ancienne "nouvelle philosophie" dans *Marianne* (22/10/2001) : "Voici le philosophe autrefois contesté unanimement reconnu." Bernard Kouchner poursuit dans *Le Monde* (26/10/2001) : "En France, il ne fait pas bon avoir raison trop tôt." Eclater de rire ou prendre au sérieux la rumeur médiatique ? Un retour de Lumières me fait hésiter : ne faut-il pas réinterroger les préjugés défavorables que traîne depuis tant d'années BHL ? Je me lance perplexe dans la lecture de *Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'Histoire* (Grasset), son dernier ouvrage.

La première partie est composée de reportages sur "les guerres oubliées" publiés dans le *Monde* au printemps dernier. Le second volet, le plus volumineux, se présente comme une série de remarques à partir de ces reportages. Dès la préface, ça commence fort. Le "je" se gonfle démesurément et nous entraîne dans sa gluance, si bien qu'on n'arrive plus, à l'instar du capi-

taine Haddock, à se débarrasser du chewing-gum BHL : "Le 11 septembre 2001, en début d'après-midi, j'allais mettre un point final à ce livre... Je me souvins de la confiance que m'avait faite le président Izetbegovic... Je me souvins de ma dernière conversation avec Massoud... J'ai pu écrire moi-même que c'était comme un retour des années 20... je ne pouvais pas ne pas penser, moi... ce jour de 1994, notamment, où j'étais venu, à Washington, présenter Bosna! devant Hillary Clinton..."

Les choses s'améliorent avec les reportages. L'écriture est plus dépouillée. On sent la possibilité d'un écrivain, dans le sillage des écrivains baroudeurs... mais BHL est trop pressé : pressé de bâtir une légende ici et maintenant à coups de techniques marketing. Etre écrivain ne lui suffit pas : il aimerait aussi être homme d'action. Malraux et sa guerre d'Espagne, et puis Régis Debray, le compagnon du Che en Bolivie... Mais BHL n'est, au mieux, qu'un observateur engagé. Et la blessure narcissique suppure, dégouline entre les lignes. BHL est en équilibre entre le tragique et le comique, requérant nos rires en même temps que notre compassion. Car nous aussi nous avons voulu être plusieurs vies, et c'est pas gagné, et c'est même plutôt perdu, comme lui.

Les dénégations sont parfois pathétiques. Récusant le "courage physique" qui semble tant le fasciner, il ose ainsi : "Et si le seul courage qui tienne, celui d'où tous les autres procèdent, était le courage de réfléchir par soi-même, de penser à contre-courant ?" Double dénégation : quant à son attrait pour ce qu'il n'a pas pu être, dans sa prétention à être ce qu'il n'est pas. Un philosophe, et qui pense "à ●●●